

La bizarre cité des Hünköneins

27 000 signes

Mon maître, le Compétent Wiffney, affirmait avoir décroché un contrat qui allait faire de lui un homme riche et de moi un serviteur à l'abri du besoin. Ce programme me convenait plutôt bien, d'autant mieux que nos dernières missions ne nous avaient pas rapporté beaucoup de Thunes. Le Wiffney appartenait à la caste enviée des professionnels du tour-operating non conventionné. Grâce à sa belle instruction, mais aussi au soutien financier de sa famille, il avait pu se rendre propriétaire d'une charge d'Accompagnateur Touristique de Premier Rang qui lui permettait d'organiser des voyages d'agrément sur toute la surface de Georgette, mais aussi en direction des dix-huit satellites qui forment ce que nous appelons le mignon collier de perlouzes de notre belle dame-planète : Nina, Jollia, Protector, Finette, Oregone, Sauvetage... je ne vais pas les citer toutes. Pour plus de détails, voyez vos encyclopédies galactiques. Je ne suis pas moi, un de ces lettrés prétentieux, genre *my master*, capables de vous improviser un petit topo bien torché sur n'importe quel sujet, à toute heure du jour et de la nuit. Je reconnais cependant bien volontiers que cette remarquable aptitude à puiser dans l'immense réservoir de sa culture générale donnait au Compétent Wiffney un avantage certain dans l'exercice de son métier. Les touristes qu'il parvenait à attirer avec ses brochures électroniques pimpantes se contorsionnaient de satisfaction lorsqu'il leur commentait, en direct, en chair et en os, tel ou tel lieu de visite. Il avait le don, ce gros bestiau de l'Enfer de Wiffney – mon maître – de mitonner des petites conférences qui donnaient l'illusion à l'auditeur d'apprendre des charretées de trucs nouveaux et complexes sans le moindre effort. Avec mon Wiffney - bon numéro que j'avais tiré là – le touriste blaireau se sentait intelligent. Le temps d'un commentaire il recevait, ce touriste, en lui, le verbe clair et logique d'un esprit bellement structuré. Et ça faisait un sacré bien par où ça passait. L'auditeur payant et suréquipé en outils de capture d'images entr'apercevait soudain des idées nouvelles, insoupçonnées ou antérieurement perçues par lui comme hermétiques. Évidemment, s'il tentait ensuite de reproduire l'explication de ce qu'il pensait avoir si agréablement assimilé, il retombait – schlopp ! – dans sa lourdeur coutumière. Tout, de nouveau, autour de lui s'assombrissait et se redécomposait en pièces de puzzle inassemblables. Mon Compétent Wiffney dispensait une médecine aux effets immédiats mais limités. Lui-même, une fois qu'il avait conclu ses tirades explicatives, se souvenait-il vraiment de toutes les pelletées de baratin fournies à son public ? Permettez-meuha d'en douter plus souvent qu'à mon tour, sauf votre respect.

« Brutus ! Brutus ! »

Ça y est, le voilà qui m'appelait...Le problème avec ce type c'est qu'il m'aimait bien. Au lieu de se contenter de simples et courts dialogues utilitaires, il éprouvait le besoin de s'adresser à moi comme à un vieil ami ou à un membre de sa famille. J'avais donc souvent le Wiffney sur le dos, à des moments où je m'en serais passé volontiers. Je vis donc entrer mon maître par

la fenêtre de la fumerie, à califourchon sur le dos d'une grosse coccinette à ventre vert. Cette bestiole pataude allait évidemment foutre le bordel dans les beaux arrangements de coussins que je venais tout juste de mettre en place. J'exigeai son départ immédiat.

« Brutus, du calme ! me lança le Wiffney sur son ton de grand seigneur. Je fournis à ma diligente monture le prix de sa course et elle s'en retourne aussitôt, n'aie crainte. Et puis quand on fume de la Paille Spéciale ou de la Mousse de Berger, on se fiche pas mal de la place des coussins ! Tu comprendras mieux quand tu accepteras enfin de t'y mettre.. »

Pour endiguer le développement verbal que je sentais venir, je remis prestement la conversation sur de bons rails.

« La bagagière est chargée, Votre Compétence. Nous pouvons partir dès maintenant, si vous le souhaitez. »

Mon maître éclata d'un rire assourdissant qui fit pousser à la coccinette un grognement apeuré. Sans prendre le temps de ranger ses Thunes dans son jabot dorsal, la bestiole commerçante disparut par la fenêtre. Porté par son habituel enthousiasme stupide, le Wiffney me confia en hurlant qu'il était de bonne humeur.

« Vive la vie, ma petite Brutignole ! Nous allons démarrer toi et moi, moi et toi, un contrat juteux et passionnant. Connais-tu la cité perdue des Hülköneins ?

— Vous savez bien, honorable Compétent, que mon maigre intellect ne me donne accès qu'à un champ de connaissance limité.

— Mais non, tu es trop humble. Sache seulement, Brutus, que les Hülkoöneins font partie des rares peuplades de Georgette que les ethnologues n'ont pas étudiées. Leur cité mythique se trouverait quelque part au sommet d'un pic inaccessible de la Chaîne des 28 Singes.

— C'est là qu'on va ? D'habitude vous avez des informations plus précises à me donner sur nos destinations.

— T'inquiète, bon serviteur, loyal et tout, et tout. Notre client a signé un contrat exclusif. Il veut – et je le comprends – être le premier touriste officiel à visiter la cité des Hünköneins. Je me dois donc d'être très discret sur cette opération.

— Vous avez peur que je vende la mèche ?

— Je savais que tu te vexerais et ta réaction ne m'afflige pas plus que ça. Maintenant, en route, allons quérir le joli client qui va rendre plus prospère que jamais notre petite entreprise ! »

Je connaissais suffisamment le Compétent Wiffney pour repérer quand il mentait. Et là, c'était inscrit sur sa face de publicité souriante, il mentait et dissimulait à grands tours de bras. Ça me faisait rigoler de le voir fournir tant d'efforts inutiles. Pour ménager son amour-propre - c'est un esprit gentil et ombrageux – je ne laissai rien paraître. Silencieux et grave, je fis le tour de

l'appartement pour verrouiller toutes les issues, puis nous montâmes sur le toit-terrace où la bagagière, vachement bien briquée par moi-même, attendait que nous sautions sur ses banquettes jaunes capitonnées.

Notre client, un certain Rinaldo, vivait superbement installé dans une ancienne ruche d'abeillosaures creusée dans le tronc d'un ignacier poli par les saisons. Nous trouvâmes le dit Rinaldo agenouillé devant une cantine blindée remplie d'appareils d'enregistrement et de mesure.

« Messieurs, matinée heureuse sur vous ! lança-t-il. Malgré les apparences, je suis presque prêt. Je n'ai plus qu'à caser mon capteur d'intentions, et c'est bon.

— Seriez-vous un mordu de technique ? demanda mon maître avec un air complice et complètement artificiel.

— Pas plus que ça. Je me suis offert ce petit kit d'exploration lointaine pour ne pas rater une miette de ce que nous allons découvrir. La cité perdue des Hünköneins mérite une étude approfondie. A mon retour, je me fera aider d'un universitaire mercenaire pour décoder les kilos de données que j'aurai collectées. »

Mon Wiffney tapota gentiment l'épaule de son client.

« Votre enthousiasme me fait plaisir, lui dit-il. Et je suis heureux d'avoir vendu cette prestation d'exploration à vous et pas à un autre. Meilleur le client est, meilleur je suis. Tout le monde y gagne. Juste une chose, avant que nous partions. Avez-vous les documents que je m'étais permis de vous demander ? Vous savez, le contrôle de santé que nous impose le ministère du tourisme...

— Ah, oui, cette paperasse obligatoire qui nous tuera tous un jour. Tenez. »

Rinaldo tendit une enveloppe administrative à Compétent Wiffney qui la décacheta avec une fébrilité chez lui inhabituelle. Après qu'il eût parcouru quelques lignes, son visage se détendit.

« Désolé de vous avoir emmerdassé avec ça, dit-il en s'esclaffant. Mais la réglementation qu'on nous impose n'est ni indulgente ni souple. Enfin, le principal est que vous soyez en excellente santé, comme l'atteste ce document, et que nous puissions partir l'esprit libre à la fantastique découverte des Hünköneins.

« Ma cantine blindée est prête, » annonça Rinaldo.

Je n'attendis pas que le Wiffney se tourne vers moi et m'ordonne mielleusement de porter la cantine dans la bagagière. Je fis la chose immédiatement, de moi-même, sans dire un mot. J'avais beau avoir quinze ans de servitariat derrière moi, je souffrais toujours d'être traité comme un larbinure de bas-étage. Ce que ne manquait jamais de faire le Compétent lorsque nous étions en présence de clients. Il croyait que c'était bon pour son image. Ha ! Ha ! Le naïf. Un jour, ça lui ferait perdre de gros contrats, cette attitude... et tant pis si je me retrouvais sans emploi. J'avais bien le droit de

laisser s'exprimer mes pulsions de revanche, non ? C'est mauvais de se bâillonner trop.

Je calmai mes petits nerfs en pilotant la bagagière de façon acrobatique, à 250 kilomètres heure entre les parois verticales des *cañons* du coin... à l'arrière, les deux nantis me faisaient de grands signes pour m'ordonner de cesser. Mais l'agencement tarabiscoté de la cabine de pilotage me permettrait de prétendre après-coup n'avoir rien vu et de jouer, avec délices multiples, la comédie du type sincèrement désolé.

La région où les hypothétiques Hünköneins étaient censés avoir bâti leur extraordinaire cité n'appartenait pas aux endroits les plus agréables de notre bonne Georgette. Jugez-en par la description sommaire que j'en fais : une jungle tropicale étouffante recouvrait le pied des montagnes puis, sans transition, laissait la place à des pentes éternellement neigeuses, bourrées de glaciers traîtres et bouffeurs de roc. Parmi les rares expéditions qui avaient osé se fourvoyer en ces lieux, pas une seule n'avait résisté au terrible choc thermique survenant à la sortie de la jungle suante. Sur le parking vétuste où je posai la bagagière, des panneaux commémoratifs listaient des noms de touristes, serviteurs et accompagnateurs morts 2 000 mètres plus haut à la frontière du très-chaud et du super-glagla, sans gloire, ni quelque avantage posthume que ce fût. Voyant que Rinaldo demeurait tristement planté devant les panneaux mortuaires, le Compétent – et Vigilant – Wiffney s'approcha pour tenter de le rassurer. Mon cupide *master* craignait que son client ne renonce au dernier moment à la belle expédition « Cité des Hünköneins sans risques » qu'il lui avait magistralement vendue. Si Rinaldo refusait de continuer, le Wiffney floué devrait se contenter d'un forfait de dédit de quelques milliers de Thunes seulement. La nouvelle législation du tour-operating protégeait excessivement les clients suite aux nombreux abus constatés par les inspecteurs du ministère du tourisme et du ramdam qu'en avaient fait les médias.

« Tout va bien Rinaldo ? » questionna doucement mon maître.

Notre client ne répondait pas, perdu qu'il devait être dans de bien tristes pensées d'accidents et de morts par chaud-froid hünkönien.

« Vous savez, ces expéditions étaient notoirement mal équipées, continua mon maître. Ne vous affolez pas. Je dispose, ainsi que mon habile Brutus, de toutes les connaissances et matériels high-tech nécessaires pour nous éviter une fin aussi tragique... »

Rinaldo se tourna alors vers mon Compétent.

« Ces panneaux me fascinent, dit-il J'ai bien envie de contacter le fabricant pour qu'il me conçoive une table de jardin ronde moulée dans la même matière. Qu'en pensez-vous ?

— Ahhh, j'avoue que moi-même je suis tenté. Oui, bonne idée. »

En une demi seconde, mon maître vénal avait retrouvé son enthousiasme et sa bonne humeur. Tout en poussant des cris stridents de vache marine, il exécuta une série de doubles saltos arrière sur toute la longueur du parking. Evidemment, la crapule était soulagée, tellement soulagée que je lui fis signe de se calmer s'il ne voulait pas que Rinaldo trouve ça bizarre. Moi aussi, d'ailleurs, je trouvais cette explosion de joie suspecte. Le contrat signé avec notre client n'avait rien d'exceptionnel. Le Wiffney m'avait présenté cette mission comme l'aboutissement ultime de notre carrière dans le tourisme. Après, selon lui, on pourrait aller, tranquilles, se mettre au vert et vivre du revenu de notre capital. Ce n'était pas la vérité. Le contrat n'était pas assez élevé. Ou alors ce gros entourloupeur me cachait quelque chose...

La progression à travers la jungle ne fut pas une partie de plaisir. Outre que nous transpirions comme de gros tas de beurre sortis de leur compartiment réfrigéré, la végétation, unifiée par un réseau de rhizomes intelligents, s'amusa à nous rendre le chemin encore plus pénible. Je me souviens notamment d'une clairière faussement accueillante où de grosses bégonias à troncs souples se ployaient d'un coup au dessus de nos têtes pour nous larguer des kilos d'œufs gluants et nauséabonds, qui se ventousaient sur notre peau après avoir transpercé, à l'aide d'un exsudat corrosif, la protection pourtant résistante de nos combinaisons de voyage. C'était l'enfer. Et ça ne s'arrangeait pas lorsque notre client décidait de faire joujou avec son échantillonneur universel. Son machin, un cube autoporté lent et bruyant, nous obligeait sans arrêt à revenir sur nos pas afin de tailler un chemin à sa mesure dans les corridors végétaux qu'un individu de stature normale empruntait pourtant sans peine. Rinaldo ne semblait pas percevoir l'irritation qui nous faisait bouillir, moi et mon Wiffney. Joyeusement, avec application, il pianotait sur la télécommande du cube, lui faisant prélever des centaines d'échantillons inutiles.

« La neige n'est plus qu'à quatre cent mètres ! criait le Compétent en forçant sur l'enthousiasme. Dépêchons-nous d'aller admirer ce superbe spectacle ! »

Mais Rinaldo se foutait bien des beautés de la nature. Il s'était payé un jouet luxueux et entendait bien l'utiliser au maximum. S'il n'avais pas été protégé par son statut de client, je lui aurais volontiers bastonné le cul à grands coups de bottines de marche. Alors, pour me défouler, je dus me contenter de brailler très fort une chanson qui disait à peu près un truc du genre : « Proutti, Proutta sont dans la forêt / L'un fait du pipi, / L'autre du caca... »

Nous fûmes finalement débarrassés du cube échantillonneur par l'une des nombreuses facéties de la jungle intelligente. Alors que l'appareil lourdingue approchait son bras télescopique d'une liane bleu sombre dans le but de la couper, celle-ci s'anima brutalement telle un serpent furieux et interminable. En quelques secondes, elle ligota le cube idiot. Puis elle se mit à le balancer en

tous sens, à lui faire exécuter des loopings surprenants, à le lâcher, le reprendre pour de nouveau le lâcher. Fouitt ! Bonk ! Fouitt ! Bonk ! Le bel appareil de Rinaldo ressembla bientôt à une carcasse de coffre-fort dynamité, produisant autour de lui une diarrhée de composants photoniques en capilotade.

« Laissons ces stupides plantes faire de l'humour toutes seules, conseilla le Wiffney d'une voix protectrice. Et partons à la rencontre du bel univers neigeux des Hünköneins... »

Observant les derniers soubresauts de son jouet détruit, notre client capitula.

« Hem, oui, toussotta-t-il. C'est le plus important... trouver et explorer la mythique cité. Ce cube, après tout, n'était pas si génial, génial que ça.

— Il a quand même réussi à tenir jusqu'ici, concéda mon *master*.

— Non, non, le type qui me l'a vendu m'a vendu de la merdasse, martela Rinaldo. Je ne vais pas me voiler la face. Ce n'est pas mon genre. Allez, direction les sommets inhospitaliers de la glaciale montagne. Affrontons les éléments en terrain découvert, battons-nous de face, d'homme à homme, nus comme le gladiateur romain, poing serré sur un vieux glaive d'exercice, mais sûr de vaincre par la force de sa bravoure...

— Et oh, n'oubliez pas le choc thermique qui nous attend, coupa Wiffney. Nous avons quand même besoin des artifices de la technique. Je vous interdis de quitter votre combinaison thermovariante ! Sans elle, vous seriez... nous serions tous déjà couchés par terre, abattus par la chaleur moite de cette forêt.

— Je me fie à vos conseils, approuva Rinaldo. C'est vous l'Accompagnateur Touristique. Moi, je ne fais que suivre. Avec cependant un petit bijou dans mon sac dorsal. Je le garde pour la cité mythique. C'est un sublime enregistreur 3D. Quand je serai revenu dans mon confortable chez-moi, je pourrais, si je le souhaite, faire surgir la cité dans mon parc immense et très coûteux et la visiter en toute quiétude. »

Mon *master* ne fit aucun commentaire. Il devint juste cireux et verdâtre, signe évident que Rinaldo et sa technomanie de riche imbécile commençait à lui taper grave-grave sur le système nerveux. De mon côté, j'expulsai mes bouffées agressives en continuant de chanter, très fort, les poétiques aventures de Proutti et de son compère de toujours, Proutta.

Je dois avouer que l'entrée dans la neige fut super décevante. Moi j'étais là pour des raisons professionnelles, mais ça ne m'empêchait pas de prendre le temps d'apprécier les belles choses qui pouvaient éventuellement se présenter sous mes yeux. Hélas, la pente de cette partie de la Chaîne des 28 Singes n'offrait aucun relief, aucun accident distrayant. C'était du plat qui montait, couvert d'une neige dégueulasse victime des pollutions des grandes centrales bioénergétiques du nord. Les cadavres de bactéries surcultivées formaient là des dépôts de résidu orangé qui marbraient le sol à perte de vue.

« Ne marchez pas dans les chiures bactériennes, prévint théâtralement le Compétent. Ça risque de vous souder les bottines à la peau. Danger, danger. »

Le *master* tentait de compenser l'inintérêt total des lieux traversés en inventant des pseudo-menaces censées rendre le voyage plus palpitant. Il craignait manifestement que Rinaldo s'emmerde trop et finisse par abandonner l'expédition. Cette perspective ne me gênait pas. Contractuellement, toute prestation d'exploration entamée depuis plus de cinq heures était payable en totalité par le client. Si Rinaldo disait « *Stop !* », nous ne perdions rien. Mais alors pourquoi mon Wiffney craignait-il autant que son client déclare forfait ? Le grand filou à dents acérées me cachait, j'en étais persuadé, une gigantesque arnaquerie, certainement la plus énorme de toute sa carrière, pourtant déjà bien remplie.

Par une aberration climatique que je ne m'expliquais pas – et me foutais d'expliquer – la présence neigeuse cessa brutalement dès que nous atteignîmes le sommet du pic où le Compétent nous avait menés. Nous nous retrouvions sur une plate-forme rocheuse matraquée par un mélange de vents divergents. Une malheureuse végétation désorientée tentait malgré cela de prospérer en rampant dans les anfractuosités de la pierre. Elle parvenait même à produire ce qui devait être des fleurs, des bulles pleines d'un liquide blanc trouble avec, à l'intérieur, des filaments rougeâtres qui frétilaient. Posée au centre de tout ça, comme un décor de cinéma transporté par hélicoptère, se dressait une abominable cathédrale post-darwiniste haute d'une bonne centaine de mètres, dont la tronche noire et dorée me faisait penser à un présentoir publicitaire pour parfums de semi-luxe. Le pauvre édifice, constellé d'inutiles panneaux solaires oxydés, souffrait d'une forte surcharge en sculptures zoomorphes et d'une abondance insupportable de tuyaux à vent. Depuis longtemps désaccordés, les multiples cylindres de métal noirci ne produisaient plus qu'un accord plaintif, un cri bizarrement étranglé, une sorte de vagissement de gros monstre hébété.

Tout en filmant avec son enregistreur 3D, Rinaldo annonça :

« Je vois un type, sous le porche central... »

— Ce doit-être le fameux moine Cheval-Cheval, répondit Compétent Wiffney. Ça fait des années qu'il vit ici, à célébrer entièrement seul le culte post-darwiniste. Je l'ai fait prévenir de notre arrivée. Grâce à sa bonne connaissance des environs, il va nous conduire sans peine vers les vestiges de la cité perdue. »

Le visage barré par les volumineuses lunettes de son enregistreur, Rinaldo émit un ricanement inquiet.

« Lui je le filme pas. Ça me ferait de mauvais souvenirs de voyage. Son visage est tout gris. Pouêrk ! On dirait un mannequin en Plastiflex avant le passage en cabine de peinture. »

L'homme qui avançait péniblement vers nous avait en effet mauvaise mine. La vie dans un endroit pareil devait soumettre le corps à des tas d'agressions abominables. Même si la plus pure foi post-darwiniste vous anime et vous porte, il y a des limites que votre humble organisme ne peut franchir sans y laisser de nombreuses poignées de plumes. Le pauvre vieux que c'était... Malgré une silhouette haute et bien proportionnée, il se déplaçait lentement, enjambant avec difficulté les écheveaux de plantes rampantes qui le séparaient de nous. Ses cheveux et sa barbe, clairsemés, se tordaient de tous côtés en long filaments blancs. Ce qu'avait annoncé Rinaldo était juste : le visage qui approchait était gris, vraiment gris, ni pâle, ni cireux, ni terreux, mais gris comme une casemate militaire neuve en béton armé. Arrivé à quelques mètres de nous, le moine Cheval-Cheval s'immobilisa, fixant Rinaldo d'un air inexpressif. Celui-ci, très mal à l'aise, bredouilla :

« Bonheur divin sur ta tête, respectueux vieillard. Je viens ici pacifiquement. Pas pour me recueillir dans le lieu sacré que tu gardes, car, soyons francs, je ne pratique pas la religion réformée du grand naturaliste que tu honores. J'espère seulement, grâce à ton aide, accéder à la mystérieuse cité des Hünköneins. Mon but est d'en faire, en toute humilité, un début d'étude archéologique. »

Le vieil homme ne répondit pas, ne bougea pas d'un millimètre, barbe et cheveux mis à part.

Envahi par l'inquiétude, Rinaldo se tourna vers nous.

« C'est bon ! lui lança mon maître. Le frère Cheval-Cheval apprécie votre conversation et souhaite faire plus ample connaissance avec vous. Continuez de parler, ne vous laissez pas impressionner par le calme extraordinaire de cet homme pétri de sagesse et de spiritualité ! »

Tandis que notre client reprenait son monologue à l'adresse du vieillard figé et bétonneux, je demandai discrètement à mon Wiffney.

« Euh, bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Où se trouvent la cité perdue des extraordinaires Hünköneins ? »

Le Compétent en tour-operating plongea gravement son regard dans le mien, puis, montrant du pouce la silhouette de l'homme d'église, me chuchota :

« La cité, c'est lui. »

Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, je lui demandai de préciser sa subtile pensée de *master*.

« Comment te décrire les Hünköneins ? marmonna-t-il. On peut les comparer à des microbes intelligents. Le siège de leur gouvernement est situé dans le foie... et les citoyens les moins favorisés habitent en surnombre dans des ganglions anonymes. Comme tu le vois, petit Brutus éberlué, le moine Cheval-Cheval est en piètre état. Voilà une cité des Hünköneins bien délabrée ! S'ils veulent survivre, nos petits amis invisibles à l'œil nu doivent

migrer dans un autre lieu de résidence. Voilà pourquoi je leur ai proposé Rinaldo.

— Hein ? Mais c'est une grosse sagouinerie que vous commettez là, mon maître !

— Pas de sentiments là-dedans, mon fidèle Brutus. Et puis, honnêtement, trouves-tu ce Rinaldo irremplaçable ? Georgette se remettra de sa disparition... qui n'en est pas une. Nous lui offrons, à cet ordinaire marchand inculte et surenrichi, un destin noble et historique : devenir la cité d'un peuple.

— En échange, que vont nous apporter les Hünköneins ? Je suppose que ces moucherons nanoscopiques ne paient pas en Thunes.

— Juste, mon compagnon. Regarde simplement ce qui se passe. »

Nous assistâmes alors à un spectacle grotesque et terrifiant. La bouche à peine ouverte de l'antique moine Cheval-Cheval vaporisa devant elle un petit nuage rose qui semblait composé de millions de microgouttes scintillantes, toutes en mouvement. Cette vapeur, de la taille d'un gros chou-fleur, progressa doucement vers Rinaldo qui, heureux de voir enfin quelque chose d'inhabituel, avait remis en marche son enregistreur 3D.

« Tu les entends qui chantent, ces petits êtres ? » me demanda le Compétent.

Un pépiement aigu nous parvenait malgré les bourrasques des vents antagonistes... Les millions ou milliards de Hünköneins expulsaient de leurs micro poumons une mélodie sautillante et gaie qui me rappelait *La Symphonie des petits pois* ou *Groseille, groseille, viens te faire manger*, des comptines que, dans mon enfance, les surveillantes de l'orphelinarium entonnaient à trois voix pour calmer les cauchemars.

Puis d'un coup, en une accélération imprévisible, la petite nué rose s'allongea et s'engouffra dans la combinaison de Rinaldo. Le contingent d'Hünköneins migrants avait percé - comme je le vérifiai par la suite - une ouverture au niveau des fesses de leur future cité. Ils prenaient donc possession de leur terre promise en passant par le sphincter anal d'où ils pourraient ensuite se répartir dans les différents organes correspondants à leur appartenance sociale. Rinaldo avait laissé tomber son enregistreur et, comme touché par une décharge euphorisante, s'était mis à faire de grands bons joyeux. Par sa gorge sortait, maintenant amplifié et clairement perceptible, le chant de victoire du nanopeuple microbien : « Hynia ! Ounya ! Wiki, nya, outelpèze ! ». On avait le sentiment d'entendre un vrai langage où, malgré les mots incompréhensibles, transparaisait une énergie joyeuse et remuante. La nouvelle cité des Hünköneins s'éloigna à grands sauts de crapaud en direction de la cathédrale post-darwiniste. Derrière elle, le fil rompu des lunettes 3D ondulait comme un tentacule nous gestualisant un signe de *au revoir*.

J'émis un bref claquement de langue pour bien montrer à mon *master* que cette petite scène de déménagement express me laissait pantois et perplexe.

Essayant de reprendre contact avec une réalité familière et rassurante, je posai alors La Grande Question.

« Et nos Thunes ? Où qu'elles sont ? »

Le Compétent Wiffney sourit alors largement et me demanda de regarder un peu mieux l'ancienne cité des Hünköneins. Je m'approchai donc du moine post-darwiniste Cheval-Cheval, pauvre enveloppe de chair gris plomb, désormais sans usage.

« Les Hünköneins ont respecté le marché que j'ai passé avec eux ! me lança mon maître. Fais toc-toc sur le vieux bonhomme, vas-y, n'aie pas peur. »

Mon index replié heurta plusieurs fois la joue du moine. Un son métallique retentit... Ohhh, je commençais à comprendre. Avec mon stylet cure-nez, je pratiquai une petite rayure dans l'étrange visage dur. Et dans l'incision modeste que je venais de faire, je vis briller les molécules jaunes d'une matière dont les effets sur moi furent super réconfortants.

« Merci ! hurlai-je en direction de l'église silencieuse. Vous êtes réglos. A votre service quand vous voulez ! »

J'étais heureux. Au dessus de nous, les soleils jumeaux de Georgette palpitaient dans un beau ciel fuchsia pur, comme deux yeux nous regardant avec bienveillance.

FIN